



CHRONIQUES ET NOTES

LA MUSIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

France

DE QUELQUES OPÉRETTES

A force de parler de la « renaissance de l'opérette » on a fini par persuader les directeurs de théâtres et les compositeurs que l'heure était venue de célébrer le baptême, ou la circoncision, des petits-fils de Lecocq et d'Offenbach. En quelques jours, la critique musicale a été invitée à entendre trois partitions de musique légère : une de M. Marcel Lattès, une de M. Malherbe et une de M. Charles Silver. L'opérette triomphe simultanément au théâtre Mogador, au Trianon-Lyrique et à l'Opéra. C'est un record.

Triumphes d'ailleurs inégaux. L'opérette est un genre difficile. N'y réussit pas qui veut. Que de fois avons-nous entendu de remarquables compositeurs, en possession de toutes les ressources de leur art, déclarer avec hauteur que puisque la grande musique ne les nourrissait plus, ils allaient écrire une opérette pour remplir leur escarcelle. Projet trop ambitieux qui frise la folie des grands ! Ces messieurs se vantent !

L'opérette exige un ensemble de qualités presque contradictoires rarement réunies chez le même individu. Avoir des idées musicales nettes et gaies, de coupe frappante, plaisant de façon quasi-foudroyante, à la première audition ; posséder les mêmes dons pour la grâce, le charme, la poésie amoureuse et langoureuse que pour la joie communicative, la pétulance et l'entrain ; réussir avec une égale virtuosité la valse lente, le couplet piquant et le final endiablé ; être, à la fois, un tendre, un pince sans-rire, un humoriste et un boute-en-train ; posséder une écriture musi-

cale souple et légère, se pliant à tous les styles, bien équilibrée, bien alerte, avec une harmonie et une orchestration brillantes et élégantes... est-ce donc si commun ?

M. Marcel Lattès possède la plupart de ces qualités. Sa partition de *Monsieur l'Amour* enchantera les délicats. On y sent, à chaque page, le musicien de bonne race et de bonne culture, qui joue bien du piano, qui connaît ses auteurs et dont les doigts, purifiés par le contact des chefs-d'œuvre, pétrissent et modèlent la matière musicale avec finesse et avec goût. Il sait « écrire » avec aisance et sûreté. Il a la grâce distinguée d'un élève d'André Messager. Il est plus à l'aise dans le « joli » que dans le bouffon, mais il sait traiter la note comique avec une certaine verve. Mieux joué et mieux chanté, son duo des ambassadeurs, relevé d'une pointe d'orientalisme parodique, apparaîtrait comme une trouvaille fort savoureuse. Mais son triomphe est le couplet tendre ou gracieux, l'air galant, la valse délicate, comme ceux et celles qu'il a confiés à *Mercur*, à *l'Amour* et aux deux amoureux. L'air d'entrée de *Mercur*, les couplets de *Thysis*, la valse de *l'Amour*, celle de *colin-maillard*, la chanson du tambourinaire..., etc., sont des pages accomplies dans leur genre.

Le sujet de *Monsieur l'Amour* pourrait être charmant, malheureusement il est traité sans ingéniosité ni adresse. S'il avait été écrit dans le style de la partition ce petit ouvrage serait assuré d'une fortune durable. Hélas, les librettistes n'ont pas fait au bon goût des auditeurs le même crédit que le compositeur. Peut-être, au fond, n'ont-ils pas tout à fait tort, mais l'expérience est dangereuse : le gros public adore la médiocrité, mais il ne suffit pas de lui offrir une œuvre médiocre pour être assuré de lui plaire à coup sûr. Sinon il y aurait, de par le monde, un trop grand nombre de succès !

L'interprétation de l'opérette de *Mogador* est excellente. *Francell*, élégant et charmant, a joué et chanté d'exquise façon le rôle de *Thysis* ; et *Brigitte Régent* a dépensé, dans le difficile personnage de *l'Amour*, une grâce enjouée, un entrain et un brio dignes des plus grands éloges.

Notre Académie Nationale a fait, elle aussi, un effort en faveur de la musique légère. Elle a monté, comme l'exigeait son cahier des charges, la *Mégère apprivoisée* de M. Charles Silver. Il y a deux façons d'envisager cet événement. Si l'on veut nous laisser entendre que l'idéal lyrique français trouvera, dans cette œuvre, sa réhabilitation et sa conversion à la saine doctrine bafouée par nos révolutionnaires, on a le droit de se fâcher. Mais si l'on accepte d'y voir un ouvrage sans prétention, écrit avec facilité et bonne humeur pour amuser les abonnés de l'Opéra, il n'y a vraiment rien à reprocher à ses auteurs.

Mais que la situation soit nette : Ne sutor !... Voilà un musicien qui n'a rien entendu depuis trente ans, qui ignore le développement du style harmonique et orchestral, qui ne soupçonne pas l'existence d'un *Fauré*, d'un *Debussy* ou d'un *Ravel*, qui continue à croire que les « ficelles » de *Massenet* — je ne dis pas : son talent — peuvent répondre à toutes les nécessités de la musique contemporaine. C'est un cas psychologique. Avec un tel état d'esprit on ne saurait collaborer à l'histoire musicale de son temps, mais on peut griffonner d'aimables pastiches. C'est ce qu'a fait *Charles Silver*, musicien anachronique joué trente ans trop tard dans un monde trop vieux.

La *Mégère apprivoisée* est montée avec soin. M^{lle} *Chenal* y trouva l'un de ses meilleurs rôles

MM. Rouard, Huberty, Rambaud la secondèrent avec zèle. Et la jovialité de Shakespeare, revu et augmenté par MM. Cain et Adenis, a déridé les clients de M. Rouché accoutumés à des divertissements plus austères. Et si les abonnés étaient sincères ils exigeraient le maintien de cet ouvrage au répertoire pour les consoler de l'Heure Espagnole !

De son côté, le Trianon-Lyrique a voulu rendre hommage à la Muse aimable en montant une opérette de M. Edmond Malherbe intitulée : A la Poule gros-sel. Sur un livret bon enfant de M. Henri Fabert, le compositeur de Madame Pierre a écrit une partition qu'il s'est efforcé de rendre légère et gracieuse. J'ai l'impression qu'il n'y est pas complètement arrivé. Il a souvent simplifié l'expression mélodique jusqu'à la banalité mais son écriture demeure lourde, dense, traînante et son orchestre ne sait ni gambader ni sourire. C'est une opérette sérieuse, faite par un musicien sérieux, le plus sérieusement du monde. Il me semble que M. Malherbe n'est pas spécialement désigné pour renouveler et rajeunir la vieille gaîté française et que l'opérette ne lui réserve pas d'extraordinaires consolations. Il aura eu, du moins, celle d'être joué à Trianon dans des conditions excellentes par la charmante Marcelle Évrard et par MM. Théry, Jouvin, Mario et Cadet-Grégoire, artistes éprouvés qui ont défendu son œuvre avec conscience.

Cette création était précédée d'une reprise du Roi l'a dit de Delibes. Les musiciens — mais les musiciens seuls — savent que c'est là un véritable chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et de fine musicalité. Le public y voit une partitionnette assez agréable, mais n'ose pas lui accorder la confiance et la vénération empressées qu'il prodigue à des ouvrages beaucoup moins parfaits mais plus solidement imposés par la critique dogmatique. Quand donc s'avisera-t-on de reconnaître que Léo Delibes est un très grand musicien qui, sur des sujets sans grande envergure, a prodigué les dons artistiques les plus rares. Des œuvres comme Lakmé et le Roi l'a dit ont une importance considérable dans notre histoire musicale. Delibes est le grand précurseur de « l'écriture artiste » d'où est sortie notre école moderne. C'est lui qui a donné à nos musiciens le goût de disposer les notes d'un accord, les timbres d'une orchestration, les voix d'un ensemble avec une ingéniosité attentive et de multiplier les trouvailles à chaque mesure. Son influence et celle d'Édouard Lalo ont été décisives sur les musiciens de ce temps.

La lecture d'une partition de Delibes est un enchantement pour les initiés. Le Roi l'a dit devrait figurer au répertoire classique de l'Opéra-Comique. Il faut remercier M. Louis Masson d'avoir donné de ce délicieux ouvrage une reprise très réussie où M^{me} Maryse Reybel, M. José de Trévi et l'excellente troupe de la maison ont parfaitement compris leur tâche. Cette représentation est un avertissement et une leçon. Les musiciens les comprendront-ils ?...

ÉMILE VUILLERMOZ.

/// SPECTACLES DE DANSE. UNE BALLERINE MOSCOVITE : BALACHOVA.

J'ai été ravi, mais tant soit peu confus de l'enthousiasme sans bornes de tels de mes confrères français pour M^{me} Balachova, ma compatriote illustre, cet enthousiasme s'épanchant